

Digitales Brandenburg

hosted by Universitätsbibliothek Potsdam

Aristippe, Ou De La Cour

Balzac, ... de

Amsterdam, 1664

Discours Sixieme.

urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5641

D I S C O U R S
S I X I E M E.

ACETTE scrupuleuse & défiante Sagesse, il se peut opposer une certaine Vertu brutale, s'il m'est permis de la nommer de la sorte. Mais pour la faire mieux reconnoître, & pour la définir en la décrivant, ne la nommerions nous point une Probité passionnée, indocile, impetueuse; qui suit plutôt la fougue de la Nature, que la discipline de la Raison; qui a plus de courage que d'adresse?

Au commencement il semble que ce soit vigueur, & ce n'est que dureté; On la prendroit pour force, & ce n'est que violence; dans laquelle l'esprit se fixe, pensant se roidir, & devient immobile, pour vouloir estre trop ferme. Or est-il qu'il im-
por-

port
l'esp
fion
pres
& r
dive
char
qui
poir
nes,
réte
luy
tres-
cho
Min
châc
d'un
forte
me f
enco
J
de c
ven
d'ar
ces

S porte de sçavoir tourner & plier l'esprit, selon l'exigence des occasions, & la varieté des sujets qui se presentent. Si on ne le rend souple & maniable; s'il n'est capable de diverses formes, dans un Monde si changeant que celuy-ci, son Usage qui doit estre universel, & n'avoir point d'objet defini, trouve des bornes, dès l'entrée de la carrière; s'arrête à quelques rencontres, qu'il luy faut choisir; ne s'étend qu'à un tres-petit nombre de choses. Et ces choses arrivans assez rarement; les Ministres au contraire devans agir chaque jour, il ne se peut pas que d'une seule drogue, ils facent toutes fortes d'operations, & que du même feu qu'ils échaufent, ils puissent encore rafraichir.

J'avoüe bien qu'ils ont beaucoup de cœur, & que leurs intentions peuvent estre bonnes; Mais il n'y a point d'art ni de methode, pour conduire ces avantages de la naissance. Ils sont

faits tout d'une piece: Et s'il est question de passer par quelque ouverture difficile; au lieu qu'ils doivent baisser la tête, il leur faudroit hauffer la muraille: Il faudroit contraindre le Tems, les Hommes & les Affaires, de leur obeir, & de les suyvre. Ainsi ne voulans jamais entrer, dans le sens d'autruy; ne pouvant jamais changer de place, ne connoissans point d'autre Raison que la leur, ils ne sont pas fort propres à gouverner les Estats, où il est besoin de prendre de nouveaux avis, sur la nouveauté des accidens qui arrivent, & où quelque-fois le Pilote peut apprendre quelque chose des Passagers.

Quelle mal-heureuse regularité, pour vouloir aller tout droit, de ne se détourner pas d'un Abîme, qui est au milieu du chemin; de donner à travers les Ecueils, pour avoir l'honneur de ne point gauchir; de rejeter la bonne resolution, parce qu'un

qu'un
dant
bent
mes,
ces E
la pre
feroit
gent
r'hab
estre
estre
Q
vaife
bord
tion
puter
moin
pour
lontie
Opin
le M
qu'ils
ment
rance
Si

qu'un autre l'a proposée ? Cependant les Genereux imprudens tombent à toute heure dans ces Abîmes , & heurtent sans cesse contre ces Ecueils : Ne pouvans parvenir à la premiere gloire de la Vertu , qui seroit de ne point faillir ; ils negligent la seconde , qui est de sçavoir r'habiller ses fautes : Ne pouvans estre parfaits , ils ne veulent point estre penitens.

Quelque cause , bonne ou mauvaise , qu'ils ayent embrassée d'abord , ils aportent une obstination aveugle à la soutenir , & disputent aussi violemment pour le moindre de leurs sentimens , que pour la Religion de leurs Peres. Volontiers ils seroient Martyrs de leurs Opinions. Ils continüent toujourns le Mal commencé , pour montrer qu'ils entreprennent , avec jugement , ce qu'ils font avec perseverance.

Si une proposition qu'ils ont mi-

se en avant, par maniere de discours, & qu'ils ne croyent point veritable, vient à estre contestée, dès là ils s'interessent à la defendre: Après, ils se la persuadent à demi: Dans le progrès du raisonnement, ils la tiennent tout à fait assuree; & ne la quittent point, que de Question problematique qu'elle estoit, pour le plus, au commencement de la Conference, ils n'en ayent fait un point de Foy, en sa conclusion.

Si on les prie de considerer que les Ennemis sont puissans, & en grand nombre; ils répondent qu'il y a beaucoup de gens, & peu de Soldats; que ce ne sont point de vrais Ennemis, que c'est de la Canaille mutinée. Si on leur remontre que le passage de l'Armée ne se peut faire, par l'endroit qu'ils se sont imaginez; ils s'agitent, & se tourmentent là dessus de telle façon, qu'il semble qu'ils pretendent de l'y faire passer, par la seule force de leurs paroles.

Je

Je ne me figure point icy des choses qui ne sont point: Je ne fais point des Hommes artificiels: J'en connois, Monseigneur, & je vous les pourrois nommer, qui agissent de cette sorte, dans les Conseils; qui ne se rendent, ni à la Raison évidente, ni à la Coûtume établie, ni à l'Usage receu. Ils opposent la singularité de leur Opinion au consentement des Peuples, & à la foule des Exemples. Les Brefs, & les Bulles des Papes; les Edits, & les Declarations des Rois sont pour les autres; & non pas pour eux. Ils cassent tous les Actes publics, quand ils ne s'accordent pas avecque leur sens particulier.

N'avons-nous pas veû en Flandre, premierement, & depuis en Italie, un Ministre Espagnol; qui estoit de cette humeur? Il ne pût jamais se résoudre à reconnoître pour Roy de France, le feu Roy Henry le Grand: Il ne le pût jamais apeller

que le Bearnais, ou le Prince de Bearn, lors qu'il vouloit luy faire faveur. La Ligue estoit morte, & sans esperance de ressusciter. La Paix de Verveins avoit esté publiée, & tous ses Articles executez. La Reconciliation du Roy s'estoit faite solennellement avec le Saint Siege. Le Roy d'Espagne luy envoyoit des Ambassadeurs, & en recevoit de luy. Tout cela neantmoins ne flechissoit point l'esprit du Ministre. Il vouloit estre plus contraire à la France, que l'Espagne, & plus Catholique, que l'Eglise. Son opiniâreté excommunioit celuy, que le Pape avoit absous. Et il en estoit encore en ces termes, l'année mil six cens dix, à la veille que le Bearnois s'alloit rendre Maître d'une bonne partie de l'Europe. Et que sçait on s'il n'eût pas commencé, par la Duché de Milan, dont ce Ministre estoit Gouverneur, afin de luy faire changer de stile ?

Les Sages, dont nous fîmes hier l'examen, n'asseurent quoy que ce soit; n'oseroient jurer, qu'il soit jour en plein midy; ne sont point certains, si les choses qu'ils voyent, sont ou Objets ou Illusions. Quand on leur demande leur sentiment, ils disent toujourns, *Je pense*, & jamais *je scay*; & dans les affaires les plus claires, on ne peut tirer d'eux que, *peut-estre, il se peut faire, & il faudra voir*. Ce qui procede, selon l'avis d'Aristote, d'une opinion generalement mauvaise, qu'ils ont conceuë du Monde, & des apparences. De sorte qu'ils se peuvent tromper quelque-fois; mais on ne les trompe que rarement. S'ils perdent, ce n'est que pour vouloir trop bien jouër: C'est d'eux-mêmes, & de leur malheur, qu'ils se doivent plaindre, & non pas de l'avantage, & de la piperie de leur Ennemy. Aussi cherchent ils premierement la seureté, & en suite le profit. Ils se gouvernent,

par le discours de la Raison, qui conclud à l'Utile & au Certain; & ne vivent pas, selon l'Institution Morale, qui se propose l'Honnête, & le Hazardeux.

Imaginez vous tout le contraire des autres, dont il s'agit, qui ne s'expriment qu'en termes affirmatifs; qui decident les matieres les plus douteuses, & les plus embrouillées, par un, *cela est, il ne peut estre autrement, il faut de necessité absolue qu'il arrive ainsi.* D'ordinaire ils quittent le plus grand de leurs interests, pour la moindre de leurs passions. Ils preferent les loüanges aux presens, & les remerciemens aux recompenses. Ils se promettent merveilles de l'Avenir, & de la Fortune. Ils font valoir leurs doutes, leurs soupçons, leurs esperances, jusqu'à l'infini.

Avouons pourtant la verité, à l'avantage des Gens d'aujourd'huy: Ils valent mieux que les Gens d'hier. Au jugement d'Aristote, les Timides

des font defectüeux , en ce qu'ils n'aspirent pas aux choses, dont est digne le Magnanime, & en ce qu'ils n'aspirent pas mêmes à celles, dont ils sont dignes. Mais les Audacieux ne sont excessifs, qu'en ce qu'ils aspirent aux choses, dont est digne le Magnanime, & non pas eux; je parle de la Magnanimité, comme vous voyez, dans la rigueur des Philosophes, & non pas dans la licence des Poëtes; qui appelleroient bien Magnanimes nos Gens d'aujourd'huy, puis qu'ils appellent ainsi leurs Geans, leur Phaëton, & leur Capanée.

Il est certain que cette Audace & cette Fierté ne déplaisent pas toujours au Monde: En quelques rencontres elles ont eu de l'approbation, & des loüanges: Elles ont esté estimées, & ont reüssi en la personne de ce Romain, qui semble si honnête homme à Monsieur le Duc d'Espernon, & à Monsieur le Maréchal

chal Desdiguières. V^otre Altesse veut bien que je la face souvenir du stile, dont il écrivoit à l'Empereur.

La fidelité de ce Romain estoit sans reproche: Et neantmoins il fut accusé, en son absence, & trouva un Delateur à la Cour. Il commandoit une Armée en Allemagne: & avoit beaucoup de creance & d'autorité, dans sa Province, & parmi les Gens de guerre. Estant averti de ce qui se passoit à Rome, & des mauvais offices qu'on luy rendoit au Palais, il écrivit à l'Empereur une Lettre hardie & superbe, dont voicy à peu pres les derniers mots: *Ma fidelité a esté pure & entiere, jusques icy, & je ne changeray point, si on ne m'y force. Mais quiconque viendra pour succeder à ma Charge, je suis resolu de le recevoir, comme ayant entrepris sur ma vie.* ACCORDONS NOUS, S'IL VOUS PLAIST, CESAR. A VOUS L'EMPIRE, ET A MOY MON GOUVERNEMENT.

Ces

Ces Gens là difficilement s'entendent, avec l'Ennemy, mais ils se cabrent aisement, contre leur Maître. Ils ne sont jamais rebelles, de dessein formé, & par inclination au mal; mais ils le peuvent estre, par dépit, & par ressentiment. Ils ne manquent point de fidelité, pourveu qu'on se fie en eux. Ils ne desservent point, mais ils veulent servir à leur mode. Ils veulent estre Arbitres de leur devoir, & de leur obeissance.

Un de ces Gens là (vous le connoissez, Monseigneur) me voulut prouver il n'y a pas long-tems, qu'il servoit son Maître, en luy desobeissant. Ce fut dans un entretien, de près de quatre heures, que j'eus avecque luy, lors que je le fus visiter, en son Gouvernement, de la part de vôtre Altesse. Par une plaisante distinction qu'il faisoit du Roy, & de l'Estat, il me dit que de fraîche date, & dans une occasion, qui n'estoit pas encore passée, *il avoit esté tout droit*

droit au bien de l'Etat, sans avoir é-
 conté plusieurs différentes voix, qui le
 vouloient arrêter par les chemins, en
 luy alleguant le nom du Roy. A quoy
 il ajoûtoit, se fondant sur un princi-
 pe, qu'il prenoit un peu de haut; que
 le Roy son premier Maître, Pere du Roy
 d'à present, luy avoit commandé, avant
 sa mort, que s'il venoit un tel tems, &
 qu'il arrivât un tel accident, il ne man-
 quât pas à faire une telle chose, quelque
 ordre contraire qu'on luy aportât de la
 Cour, pour l'en empêcher. Qu'il avoit
 crû estre obligé, en conscience, de suivre
 les intentions du plus grand, & du plus
 sage Prince du Monde, qu'il n'avoit pas
 appréhendé de pouvoir faillir, se con-
 formant aux sentimens de Celuy, qui
 ne faisoit point de fautes.

Mais allez, je vous prie, verifiez
 ce commandement secret, qui n'est
 venu à la cōnoissance de personne;
 non pas même de la Reine vêve du
 feu Roy. Pour sçavoir au vray ce qui
 en est, il faudroit employer les char-
 mes

OU DE LA COUR. 163

mes de la Magie: Il faudroit évoquer l'Ame du plus grand, & du plus sage Prince du Monde; de celuy qui ne faisoit point de fautes; & luy demander, si le Ministre qui l'allegue, ne l'allegue point à faux. C'est une raillerie de penser estre encore à Philippe, sous le Regne d'Alexandre; de vouloir persuader à son Maître, qu'on a raison de desobeir; que l'opiniâreté a du merite; qu'il suffit de bien servir, quoy que ce soit, contre le gré de Celuy qu'on sert.

Que ces Gens-là, qui servent ainsi à leur mode, soient toujours, s'il y a moyen, à deux cents lieuës de la Cour; Qu'on les employe, s'il est possible, en des lieux obscurs, où les mauvais exemples, n'estans pas si regardez, ne sont pas si dangereux.

Mais il seroit mal de les appeler auprès de la personne du Prince, où le respect n'est pas moins necessaire, que le service, & où ils voudroient estre

estre ses Tuteurs , plutôt que ses
Conseillers.

Ce sont d'excellens Hommes, je
ne le nie pas; mais cette excellence
n'est pas bien en sa place, sous la
puissance d'un autre. Ils aiment l'E-
stat & la Patrie; mais ils haïssent la
Dependance, & la Subjection. Leur
fin est droite; mais leurs moyens
sont obliques, & semblent contrai-
res à leur fin. Car ayans, pour objet,
le bien de la Monarchie, ils usent de
toute la licence, qui pourroit avoir
lieu, dans le Gouvernement Popu-
laire: Encore plus que cela: Vou-
lans servir, ils veulent servir, en Sou-
verains. Ils m'ont dit eux-mêmes,
dans nôtre entretien, de près de
quatre heures, *qu'ils estoient trop*
Vieux, pour se remettre aux premiers
élemens de leur devoir; Et moy en sou-
riant, à ce qu'ils disoient, je leur ay
dit de plus, *qu'ils estoient trop grands,*
pour aprendre cette leçon, qu'un Do-
cteur de Cour donne à son Fils, dans
l'Hi-

l'Histoire Grecque, MON ENFANT
FAIS TOY PETIT. Bons Gouverneurs de Province, bons Gardiens de la Frontiere, bons Portiers du Royaume, tant qu'il vous plaira; Mais bons Ministres d'Estat, & bons Courtisans, je ne l'accorde pas, de la même forte.

Il y a des Affaires, dans lesquelles il se peut prendre divers Partis; & de plusieurs biais qui s'offrent, on doit choisir le plus propre, pour les bien manier. En telles Affaires ils apportent la même passion, & se laissent aller aux mêmes emportemens, que nous avons déjà remarquez sur le sujet des Nouvelles. On ne sçauroit les voir que dans l'une, ou dans l'autre extrêmité. Ils aiment mieux tomber, que descendre. Ils desirent avoir Tout, ou Rien. Ils demandent, ou la Mort, ou la Victoire; Quoy que neantmoins il me semble que ce soit beaucoup d'emporter les trois quarts, quand
on

on ne peut obtenir le Tout; & qu'en-
tre la Mort & la Victoire, il y ait la
Paix, qui est un bien de valeur in-
estimable, & qui doit estre recher-
ché des Vaincus, & desiré des Vi-
ctorieux.

Mais ce qui nous semble, ne les
persuade pas, & ils n'ont point d'ou-
reilles, pour nos remontrances. Il
n'y a pas moyen de divertir leur ima-
gination de son objet, & de luy faire
changer de visée. Ils sont enne-
mis de tout accommodement, & se
atachez aux régles qu'ils se pre-
scrivent, & à la rigueur de l'exacte
Justice, dont ils se piquent, qu'il
est impossible de les rendre capables
de l'Equité. Il n'est pas possible de
leur faire prendre recompense d'une
chose, quand elle est perduë: Ils veu-
lent le même, & non le semblable:
Ils combattent le sens de la Loy, par
les termes de la Loy, & se font inju-
re, en se faisant droit: Ils me font
souvenir de ces Freres si Celebres
dans

& qu'en y ait leur part, ils cherchent à leur intérêt, & ne les ont point d'ordres. Ils ne font que faire des imaginations, & si on ne les préserve d'une exacte observation, qu'il est possible de leur donner une vue véritable, par laquelle on ne font point de fautes dans

dans l'Histoire, qui, ayans à partager également une succession, cassèrent un verre, pour le diviser, & couperent un habillement en deux, afin que chacun en eût la moitié.

Si ceux-cy ne vont pas jusques-là, & si c'est en dire trop; disons à tout le moins que, dans les Affaires, ils ne cōnoissent point ces temperamens de si grand usage, & qu'on employe si utilement, pour la perfection des Affaires, pour joindre les choses éloignées, pour faciliter les difficiles. Ils ne cōnoissent point ces Relâchemens, ces Ajustemens, comme on parle aujourd'huy en Italie; ce nécessaire Milieu, qui semble souvent venir du Ciel, & dont on a besoin, pour conclurre les marchez, avec les Particuliers; à plus forte raison les Traitez de Paix, entre les Princes, les Lignes offensives & deffensives, les Negociations, où il y va du salut des Peuples, & de la fortune des Royaumes.

Nos

Nos Farouches vertueux ne veulent point de ces Temperamens, & de ce Milieu : Dans un Estat qui meurt de vieillesse, ils voudroient faire la même chose, que s'ils gouvernoient dans une Republique nouvellement établie; qui seroit encore dans la pureté de son institution, & dans la vigueur de ses premiers ordres. Ils ne parlent que du Pouvoir absolu, que de l'Autorité du Senat, que de la Force des Loix; bien que ce soient choses qui vieillissent, comme les autres choses, & qui s'affoiblissent, en vieillissant.

Ecoutez Caton, qui opine dans la Cause de Cesar. *Il faut*, dit-il, *le charger de chaînes* (il ne dit point; *Il faut s'en saisir premierement*). *Il faut l'envoyer, en cet estat là, à nos Aliezz qu'il a offensez; afin qu'ils se fassent raison eux mêmes, & qu'il soit puni de ses Victoires injustes. Ces, il faut sont assez difficiles à executer, la Faveur l'emporte sur la Raison. Il faut*, continue-t-il,

*Il, qu'il vienne plaider sa Cause en
personne, & qu'il nous rende conte de
ses Neuf années de Commandement.*

*Il faut que tout se passe, selon les Loix;
c'est à dire, selon mon interpretation,
il faut hazarder toutes les Loix, pour
observer les Formalitez.*

Vôtre Altesse blâme, je m'as-
seure, cét austere Republicain, quoy
que jamais homme ne fut plus loué
queluy. Ciceron n'estoit pas seule-
ment son Amy particulier, il estoit
son Admirateur public. Après sa
mort, il fit quelque chose de plus
que son Oraison funebre, & ce qu'il
fit, donna occasion aux deux Antica-
tons de Cesar. Ciceron neantmoins
parlant confidemment à Pomponius
Atticus, avoüe que la Vertu de cét
Homme, qu'il admiroit tant, estoit
inutile à la Patrie. Il confesse que cét
Homme divin, car ainsi le nom-
moit il, estoit hors d'usage, & ne
sçavoit pas s'accommoder à la por-
tée de son Siecle; que quand il opi-
noit

noit au Conseil, il pensoit estre dans
la Republique de Platon, & non pas
dans la lie du Peuple de Romulus.

Ce mot de Ciceron explique un
Vers de Virgile, auquel les gens de
l'Echolle ne prennent pas garde, &
qui merite la reflexion des gens de la
Cour. Dans la description du Bou-
clier de son Heros, où diverses figu-
res sont gravées, ayant voulu repre-
senter cette partie des Enfers, qui
est habitée par les Ames Saintes, il
y fait presider Caton, avec souverai-
ne autorité, & luy donne jurisdic-
tion, sur ce Peuple de Justes, & de
Bien-heureux;

*Secretosque Pios, his dantem jura
Catonem;*

Et comme l'a traduit un Poëte de
nos Amis,

*Aux Justes assemblez Caton donne
des Loix.*

A prendre la chose à la lètre, la
Maison des Cefars estoit offensée,
par ces paroles, & leur Ennemy ne
pou-

pouvoit estre beatifié, que leur Cause ne fût condannée. Mais, à mon avis, Virgile s'entendoit en cecy, avec les Cefars. Sans doute il avoit découvert à Auguste le secret de sa Fiction, qui loüe en apparence, & qui se moque en effet; qui fait voir que la Vertu de Caton estoit de l'autre Monde, & non pas de celuy-ci. Virgile vouloit dire finement, & d'une maniere figurée, qu'il falloit chercher à Caton des Citoyens tout bons, & tout vertueux; qu'il falloit luy faire un Peuple tout exprês, pour estre digne de luy; que Caton ne pouvoit trouver sa place, que dans une Societé, qui ne se trouve point sur la Terre.

Voilà en effet, où il faut que les Catons aillent pratiquer leurs Paradoxes, & debiter leurs Maximes genereuses. Icy nous ne vivons pas en ce Pais-là. Nous ne sommes pas au Pais des Idées; & de la Perfection; où les Ames sont déchargées

gées de leurs Corps, sont gueries des Passions, sont purgées des autres Infirmitez humaines. Qui vid jamais de Republique composée de Philosophes, beaucoup moins de Philosophes Stoïques?

Le Monde a perdu son innocence, il y a long-tems. Nous sommes dans la corruption des Siecles, & dans la caducité de la Nature. Tout est foible, tout est malade, dans les Assemblées des Hommes. Si vous voulez donc gouverner heureusement; si vous voulez travailler au bien de l'Estat, avec succez, accommodez vous au defaut, & à l'imperfection de vôtre matiere. Défaites vous de cette vertu incommode, dont vôtre Siecle n'est pas capable. Supportez ce que vous ne sçauriez reformer. Dissimulez les fautes qui ne peuvent estre corrigées. Ne touchez point à des Maux qui découvriront l'impuissance des Remedes; qui décrieront la Medecine, qui

ren-

rendront ridicules les Medecins. Respectez ces fatales Maladies, qui sont envoyées d'en-haut, & où il se remarque quelque chose d'étranger, & d'inconnu. *Quand le doigt de Dieu paroît, il faut qu'il face peur à la main des Hommes.*

A la bonne heure, contentez, s'il se peut, l'honneur & la dignité de la Couronne. Mais ne perdez pas la Couronne, pour en vouloir conserver l'honneur & la dignité. Ne vous attachez pas de telle sorte à cét *Honnête*, sauvage, rigoureux, & philosophique; que vous ne le quitiez, & la nécessité l'exige de vous, pour un autre *Honnête*, plus humain, plus doux, & plus populaire. Souvenez-vous que la Raison est beaucoup moins pressée, dans la Politique, que dans la Morale; qu'elle a son étendue plus large & plus libre, sans comparaison, quand il s'agit de rendre les Peuples heureux, que quand il ne s'agit que de rendre gens de

bien les Particuliers. Il y a des Maximes, qui ne sont pas justes de leur nature, mais que leur usage justifie. Il y a des Remedes sales; Ce sont pourtant des remedes: Dans ces salutaires Compositions, il entre du sang humain; il entre de l'ordure, & d'autres vilaines choses: Mais la Santé est encore plus belle, que toutes choses ne sont vilaines. Le venin guerit en quelque rencontre, & en ce cas là, le venin n'est pas mauvais.

Messieurs les Catons, ne soyez pas trop hônêtes, ni trop justes. Ne decernez point de prise de corps, contre ce Coupable, qui a une armée, pour se defendre de vos Sergens; D'un Mutin, n'en faites point un desesperé. Au nom de Dieu ne forcez point ce nouveau Cesar, à passer le Rubicon; à se rendre Maître de sa Patrie, à dire ces paroles remarquables, en regardant les Morts d'une bataille, qu'il aura gagnée, *ils ont voulu leur propre malheur;*

Ma- leur ifie. font s fa- du , & s la ou- nin en ais. rez es. ps, ir- r- nt ne à î- es es - L- ;
heur; Après avoir fait de si grandes choses on m'eût donné des Commissaires, si je ne me fusse servi de mes Soldats; J'eusse este condanné, si mon Innocence n'eût esté armée: On me menaçoit de chaînes, & de prison. On m'eût livré aux Barbares, si ma Cause n'eût esté aussi forte, qu'elle estoit bonne.

C'est un Monstre, je vous l'avoüe; C'est un Prodige moral, que de voir un Citoyen, qui impose des Loix à sa Ville; que de voir un Sujet, qui traite avecque son Prince. Mais souvent pareils Prodiges ne peuvent estre expiez, que par la dissimulation, & par l'indulgence. Quand on ne peut domter ces fortes de Monstres, il faut essayer de les aprivoiser. S'il ne tient qu'à donner à un Victorieux, qui est armé, un Aveu des choses passées, pour luy faire poser les armes: ne vous opiniâtrez point, à luy faire prendre une Abolition. Ne pointillez point sur les Formes, &

sur les Paroles. Envoyez luy son Aveu, aussi ample, & aussi avantageux qu'il le pourra desirer; Que ce soit luy qui le dicte, & que ce soit vous qui l'écriviez, qu'il soit écrit en Papier doré; qu'il soit tout peint, & tout parfumé de ses loüanges.

J'ay leû autrefois, avec quelque sorte d'indignation, une Létre de Jean Mathieu Giberti, Evêque de Veronne, & Dataire du Pape Clement septième. Elle est adressée au Nonce de son Maître, auprès du Roy de Hongrie; Et par cette Létre, il luy témoigne, *Que le Pape desire extrêmement la reconciliation du Royaume de Boheme, avec le Saint Siege; Mais que luy, Dataire; prevoit un tres-grand empêchement, qui peut combattre l'extrême desir de sa Sainteté; C'est qu'il n'est pas de la grandeur & de la dignité de l'Eglise, de rechercher, ni les Rois, ni les Royaumes; & que dans une Affaire de si grande reputation, l'ordre ne doit pas être renversé, ni la bien-*
seance

sean
roit
qui
les p
les a
dina
mag
mai
ne p
le In
leur
qu'i
dem
voil
d'ho
me c
Mat
leur
I
pit,
de c
cœu
qui
nes,
fine

seance violée; Que pour cet effet, il seroit à propos de trouver quelque moyen, qui obligent les Bohemes à commencer les premiers cette pratique, & à faire les avances: Que se presentans au Cardinal Campege (qui estoit Legat en Allemagne) ils seront receus à bras ouverts, mais que ne se presentans pas, le Legat ne peut point aler au devant d'eux, ni le Inge solliciter les Parties; Qu'il faut leur accorder ce qu'ils demandent, mais qu'il ne faut pas leur offrir ce qu'ils ne demandent pas. N'est il pas vray que voilà un grand Menager du Point d'honneur? Cette épargne ridicule me déplaît, dans le procedé de Jean Mathieu Giberti, qui estoit d'ailleurs un excellent Homme.

Il me fâche encore, & j'ay dépit, que nôtre Demosthene ait esté de ces gens là. Je voudrois de bon cœur que ce fût un autre que luy, qui eût dit, dans le Conseil d'Athenes, sur le sujet d'une petite Isle, voisine de Samothrace, qui estoit con-

testée entre les Atheniens, & le Roy Philippe; *Si le Roy vous veut rendre l'Isle, & que le Mot de rendre soit porté par le Traité, je vous conseille de la recevoir; mais non pas s'il pretend de la vous donner, & s'il appelle Bienfait la restitution de ce qui a esté usurpé sur vous.*

Vous voyez, par là, que les grands Personnages se sont amusez à des vtilles, & que celuy-ci faisoit plus de cas de la vanité du Mot que de la solidité de la Chose. Si l'Empereur Charles eût voulu faire un present de la Duché de Milan, à nos derniers Rois, & que Demosthene eût esté de leur conseil, il leur eût conseillé de refuser le present, de peur de faire tort aux Droits qu'ils avoient sur la Duché. Il eût mieux aimé garder de justes pretensions, & se consoler par l'esperance de l'Avenir, que de jouïr de l'avantage des choses presentes, & d'accepter la possession d'une seconde Couronne, avec des termes

mes, qu'il n'eût pas crû estre de la dignité de la premiere.

En ce mauvais Monde, où nous vivons, quand on nous fait justice, imaginons-nous qu'on nous fait grace. Ne soyons point avarés des termes, & des apparences, pourveu que l'essentiel nous demeure. Qu'on emporte quelques Tableaux, & quelques Girouêtes, pourveu qu'on nous laisse les Murailles & le Toit. Qu'on die que c'est Present, que c'est Grace, que c'est Aumône, si on le veut: Quand la Piece sera nôtre, il nous sera aisé de luy donner un plus beau Nom, & qui nous plaira davantage. Ayons avec honneur les Isles, qui nous apartiennent; mais ayons-les, à quelque prix que ce soit. Loüions-nous d'un petit tort qu'on nous fait, plutôt que de nous plaindre à la Posterité, d'une grande injustice qu'on nous a faite.

Il vaut mieux n'avoir pas la veüe si bonne & si penetrante, dans la dis-

cussion de ses Droits, de peur d'y découvrir trop de justice. Il vaut mieux n'estre pas si habile, dans son propre fait, de peur d'en estre trop persuadé. Ce sentiment si subtil, & si delicat, des injures qu'on a receuës, n'est pas une chose bien commode, quand il s'agit de la reparation, qu'on en veut avoir. Une si haute opinion du merite de sa Cause, se soumet difficilement au jugement, & à la decision d'autrui. Tout cela ne sert qu'à rendre impossible ce qu'on a dessein de faire, qu'à s'amuser dans des lieux, d'où il faut sortir, le plus promptement qu'il est possible. Ce ne sont pas des moyens d'agir; ce sont des empéchemens de l'action; ce ne sont pas des outils, pour aplanir les difficultez de la Carriere; ce sont des pierres au devant du But. Ce sont en effet des qualitez relevées, qui accompagnent d'ordinaire la Noblesse de cœur, & la generosité: Mais d'ordinaire elles nuisent plus qu'elles

OU DE LA COUR. 181

les ne profitent : Pour le moins on ne les doit mettre à tous les jours, & les Foibles ne s'en peuvent pas servir utilement, contre les plus Forts.

Je ne sçay pas comme ils l'entendent. Mais il me semble qu'un Traité ne sçauroit se conclurre plus malheureusement, & avoir un plus triste succez, pour une des deux Parties, que quand après une longue Negociation; après une infinité de paroles jettées au vent, & d'Ecrits qu'il faut mettre dans le feu, elle est obligée d'en appeller à un autre Siecle, & qu'elle raporte au logis toute sa raison, & tout son honneur. On feroit bien mieux de quitter quelque chose de cette raison, & de cét honneur. Pourquoy non consentir à un accommodement, qui sera raisonnable, par la consideration de l'Utile, & qui ne sera pas deshonnête, dans la necessité du Tems, à laquelle la generosité même, & la noblesse de

cœur se doivent accommoder ?

NE nous laissons donc point ébloüir à la reputation de la Sagesse des Grecs. Que les Orateurs d'Athenes ne nous persuadent pas plus les uns que les autres. Le País, l'Antiquité, le Merite de ceux qui ont failli, au lieu de justifier les fautes, les rend seulement plus visibles, & plus remarquables. Une fois en nôtre vie, servons nous de la liberté de nôtre Jugement, qui ne doit pas toujours estre subalterne, de celuy des Grecs & des Romains. C'est un sujet de consolation, pour nôtre pôvre Humanité, de voir qu'il ya de l'homme, dans les Heros.

Que cela me fait de bien, me disoit autrefois un excellent Homme, de voir que les Heros ont fuy; que les Sages ont fait des sotises; que ce grand Orateur s'est servi d'un mauvais Mot; que ce grand Politique a esté d'une mauvaise Opinion. Ces Exemples de Foiblesse

se & d'Infirmité, estoient les Spectacles, & les Passe-tems, qui divertissoient quelque fois cet excellent Homme. Il se moquoit de Demosthene, & de son ridicule Point d'honneur: Mais il se moquoit encore plus de Cleon, & de son extravagante probité.

Celuy-ci ayant esté apellé au Gouvernement de la Republique, voulut signaler l'entrée de sa charge, par je ne sçay quoy de bien nouveau, & de bien étrange. Le lendemain de sa promotion, il envoya prier ses Amis de venir chez luy, où estans tous arrivez, & chacun avec esperance d'avoir bonne part à sa fortune, il leur tint un discours auquel pas un d'eux ne s'atandoit, & qui faillit à les faire tomber de leur haut. Il leur dit, *qu'il les avoit assemblez en sa maison, pour les en chasser, & pour leur declarer que veritablement estant Personne privée, il avoit esté leur Ami; mais qu'estant devenu Magistrat,*

il croyoit estre obligé de renoncer à leur amitié. Il s'imagina que cette déclaration estoit un original de vertu; un acte de probité heroïque, la plus belle chose qui se fût faite à Athenes, depuis la fondation de la Ville; depuis Thesée jusques à Cleon. Il crut qu'il falloit qu'un homme d'Etat fût un Ennemy public; que pour la premiere épreuve de sa vigueur, il se défît de toutes ses inclinations, & de toutes ses amitez; qu'il rompît tous les liens de la Nature, & de la Societé.

J'ay veû de ces faux Justes, deçà & delà les Monts. J'en ay veû, qui pour faire admirer leur integrité, & pour obliger le Monde de dire, que la Faveur ne peut rien sur eux, prenoient l'interest d'un Etranger, contre celuy d'un Parent, ou d'un Ami, encore que la Raison fût du côté du Parent, ou de l'Ami. Ils estoient ravis de faire perdre la Cause qui leur avoit esté recommandée, par leur Neveu,

Neveu, ou par leur Cousin germain, & le plus mauvais office qui se pouvoit rendre à une bonne affaire, estoit une semblable recommandation. Lors que plusieurs Competiteurs pretendoient à une même Charge, ils la demandoient, pour celuy qu'ils ne connoissoient point, & non pas, pour celuy qu'ils en jugeoient digne.

Je proteste icy derechef, que je n'amplifie point les choses. Je ne suis point exagérateur, comme celuy qui ne racontoit que des prodiges à vôtre Altesse, & n'avoit rien veû de ce qu'il luy racontoit. Je vous rends raison, Monseigneur, de ma propre experience, & je pourrois nommer ceux de qui je parle. J'en ay veû qui avoient si grand' peur de favoriser quelqu'un, qu'ils desaprovoient, qu'ils blâmoient, qu'ils condamnoient tout le monde, & le plus souvent, sans sçavoir pourquoy. C'estoit en eux, plutôt bizarrerie que

cruau-

cruauté, plutôt intemperance de langue, & bile qui s'exhaloit; que malice meditée, & dessein de nuire, conceu dans l'esprit, & digeré par le Temps, & par le Discours. Ils eussent apellé Jules Cesar, YVROGNE, une heure après avoir dit de luy, **Qu'un SOBRE EST VENU RUINER LA REPUBLIQUE.**

Vôtre Altesse a ouï parler de ce Conseiller, qui opinoit ordinairement à la mort, & qui s'endormoit quelquefois aussi sur les Fleurs-de-Lis. Un jour le President de sa Chambre, recueillant les voix de la Compagnie, & luy ayant demandé la sienne, il luy répondit en sursaut, & n'estant pas encore bien réveillé, *qu'il estoit d'avis qu'on fit couper le cou à cet Homme là. Mais c'est un Pré, dont est question,* dit le President: *Qu'il soit donc fauché,* repliqua le Conseiller.

Encore une fois, ce n'est ni malice, ni cruauté; c'est fantasie, c'est chagrin, c'est bile, qui domine dans le

le temperament de ces Conseillers, & qui noircit de sa fumée, leurs premiers mouvemens, & leurs premieres paroles. Cette humeur aduste imprime, sur leur front, une Negative perpetüele, avec laquelle ils vont étoufer les prieres, jusques dans le cœur des Suplians. Ils refusent les choses, qu'on ne leur a pas demandées, & qu'on n'a pas même dessein de leur demander.

Ces Conseillers ne sont pas ceux qui doivent estre apellez au Conseil des Rois. Quand ils seroient le contraire de ce qu'ils paroissent, ils ne seroient pas pourtant à loïer, d'avoir si peu de soin du dehors de la Vertu, & de l'aparance du Bien. Quand ils auroient l'ame bien-faisante, leur mine gâteroit toujourns leurs bien-faits: leur mauvaise humeur ruïneroit tout le merite de leurs bonnes actions. Voyez comme ils se remparent, d'une severité affreuse, & inaccessible; comme ce

Fan-

Fantôme de severité rebute, & épouvantant le Monde. Voyez comme ils s'étudient à se défigurer l'extérieur; comme ils portent ce vilain masque aux Nôces mêmes, & aux Festins, où ils affectent aussi bien qu'ailleurs, de se montrer terribles & redoutables.

S'il a esté dit autrefois d'un Grec, tres-homme de bien, & tres-vertueux, QU'IL N'AVOIT PAS SACRIFIÉ AUX GRACES; il se peut dire de ces Espagnols, ou de ces François, tres-gens de bien aussi, & tres-vertueux, que non seulement ils sont plus indevots que ce Grec; mais que passans de l'indevotion à l'Impieté, bien loin de sacrifier aux Graces, ils en ont abbatu les Autels; ils ont mis le feu au Temple de ces bonnes Déesses, ils s'efforcent d'en abolir tout à fait le culte; achevons de faire leur Eloge, & de représenter dans l'Espece, les Individus que vôtre Altesse a remar-

e, & é-
comme
l'exte-
e vilain
& aux
fi bien
erribles
s d'un
& tres-
R PAS
es ; il
ou de
n auf-
seule-
ue ce
devo-
sacri-
tu les
em-
s'ef-
cul-
, &
les
re-
aar-

marquez en diverses Cours, où elle
a esté.

Il est impossible de s'aprocher
d'eux, sans se piquer : Ils jettent des
pointes, & des aiguillons, de tout
le corps : Leurs louanges mordent ;
Leurs caresses égratignent : Et com-
me il y a certains Mal-adroits, qui
choquent les Visages, qu'ils veulent
baïser ; eux de même ne sçauroient
obliger qu'en desobligeant : Ils ne
sçauroient promettre qu'avec des
yeux & des sourcils, qui menacent.
Ils accordent les faveurs, & les cour-
toisies, du même ton que les autres
les refusent.

DIS-